

POUR RIEN ! **L'ÉVANGILE DE LA GRÂCE, LA RÉFORME ET LE MONDE MARCHAND**

par Laurent Schlumberger

Pasteur, président du Conseil national de l'Église protestante unie de France

Martin Luther par-ci, Réformation par-là, la Réforme, la Réforme, la Réforme... Nous n'avons pas fini d'en entendre parler. Et ça ne fait que commencer ! Viendra sans doute le jour où nous nous dirons : vivement 2018 !

Mais nous sommes en 2017 et ce cinquième centenaire de la Réforme est marqué très diversement. Dans certains pays, l'Allemagne en tête bien sûr, il est fêté avec fanfare et grosse caisse. Par d'autres, cet anniversaire est évoqué du bout des lèvres et de la mémoire – je pense à certaines Églises évangéliques et surtout pentecôtistes. Par d'autres encore, il est commémoré un peu à distance mais avec un vrai esprit de partage – et je salue ici l'attitude très fraternelle choisie par l'Église catholique et particulièrement le pape.

Quant à la *pertinence* de la Réforme protestante, elle est évoquée très différemment par les Églises, selon leur histoire et leur place sociale. Pour m'en tenir à celles qui sont le plus directement concernées par cet anniversaire, c'est-à-dire les Églises européennes classiques, luthériennes, réformées, méthodistes ou unies, on observe deux grandes tendances.

Il y a ce qu'on pourrait appeler les « grosses Églises », qui ont été majoritaires ou quasi-majoritaires et qui sont aujourd'hui en perte de vitesse. Je pense à l'Allemagne, la Scandinavie ou une partie de la Suisse. Là, on cherche principalement à montrer combien la Réforme a apporté à la société et combien la société devrait lui être redevable. Par exemple, on souligne que l'un des effets de la Réforme est l'introduction, certes longue et douloureuse, du pluralisme religieux et culturel. Voyez comme la Réforme a contribué à l'avènement de la modernité, en façonnant la société ; voyez donc comme la Réforme est pertinente.

À l'autre bout du spectre, il y a de petites Églises ultra-minoritaires, « écrasées » par de grosses Églises majoritaires, par exemple en Europe de l'Est ou du Sud, et qui peinent à exister. Là, ce cinquième centenaire est l'occasion de rappeler la légitimité d'exister et d'être différent, tout simplement. Par exemple, on souligne que l'un des effets de la Réforme est, sur le long terme, l'introduction dans la culture européenne de la laïcité, au sens de la reconnaissance juridique d'une distinction entre la sphère de l'État et de celle de la conscience. Voyez donc comme la Réforme a contribué à l'avènement de la modernité, en permettant aux minorités d'être acceptées ; voyez donc comme la Réforme est pertinente.

Tout cela est vrai. Mais ce sont des *effets* de la Réforme dont on parle alors. Et lorsqu'on cherche à montrer la pertinence de la Réforme par son utilité sociale, par ses effets seconds, autrement dit : lorsqu'on justifie la Réforme par ses œuvres, il me semble qu'on passe à côté de la question. Car si la Réforme est en effet un phénomène global, son énergie lui vient d'une question proprement théologique,

Pour rien !

L'Évangile de la grâce, la Réforme et le monde marchand par Laurent Schlumberger le 5 février 2017
ou encore spirituelle. Et c'est donc sous cet angle que je vais me placer ce matin, pour évoquer la question qui m'est posée : « la Réforme protestante est-elle toujours pertinente ? ».

Je vous propose de faire ensemble trois pas, qui tâcheront d'aller chaque fois un peu plus en profondeur :

- Un premier pas à propos du contexte. On ne décrète pas une pertinence, ou une non-pertinence d'ailleurs, hors sol, hors temps, dans l'absolu. On ne peut le faire qu'au regard d'un contexte. Je dirai donc d'abord quelques mots du contexte de ces 500 ans de la Réforme, contexte général et contexte chrétien.
- Un deuxième pas à propos du message. Je viens de dire que la Réforme est, en son cœur, un événement théologique. Si pertinence de la Réforme il y a, ce ne peut être fondamentalement qu'une pertinence de son message. Comment dirions-nous ce message aujourd'hui ? Je m'y essaierai.
- Un troisième pas à propos du cœur. Ce qu'il y a au cœur de ce message de la Réforme, plus encore qu'un contenu, c'est à mon sens une intuition, une intuition existentielle fondatrice, à dire vrai d'une audace folle et qui peut même faire vaciller. Je tâcherai de l'exprimer.

I. Le contexte

ou : la pertinence de la Réforme n'est pas à chercher du côté de la doctrine confessionnelle

Du 16^e au 21^e siècle : différences et parentés

Évoquons donc d'abord le contexte et, pour cela, oublions les clichés. La Réforme protestante du 16^e siècle n'est pas une sorte de simple réaction aux abus de l'Église, sur le mode : ah, si Rome avait été un peu moins compromis par le pouvoir et par l'argent, rien de tout cela ne se serait passé. Certainement pas. La Réforme est un phénomène global. Elle est la résultante complexe d'évolutions profondes et de mouvements divers. Je cite, de manière non limitative et pêle-mêle : les ravages causés par une angoisse religieuse mortelle, une détresse économique, démographique et sanitaire profondes, l'humanisme et sa redécouverte des textes de l'Antiquité, le développement d'une spiritualité plus personnelle et intime, la dénonciation d'un pouvoir papal toujours plus grand avec toutes les corruptions que cela entraînait, le travail de réinterprétation des Écritures bibliques, la redécouverte du fait scripturaire lui-même et de la centralité des Écritures pour la foi chrétienne, le bouleversement des médias, etc.

Les différences entre cette époque et aujourd'hui sont innombrables et évidentes ; je ne m'y arrête donc pas. Mais il y a aussi des ressemblances. Il y a comme une parenté à certains égards entre le Moyen-Âge finissant et les débuts de

Pour rien !

L'Évangile de la grâce, la Réforme et le monde marchand par Laurent Schlumberger le 5 février 2017
l'humanisme de la Renaissance, et notre époque contemporaine. J'en mentionne quatre.

Notre époque, comme le tournant du 16^e siècle, est marquée par un effet de mondialisation. À partir de 1492, c'est la découverte d'un nouveau monde, qui élargit considérablement l'espace : le monde semble désormais sans limite. Aujourd'hui, symétriquement, nous vivons un rétrécissement : nous butons sans arrêt sur les limites de la planète, le monde est plein et nous avons pris conscience que nous vivons les uns chez les autres. Alors comme aujourd'hui, le bouleversement de notre rapport au monde transforme notre manière de l'habiter.

Deuxièmement, aujourd'hui comme au tournant du 16^e siècle, nous vivons une révolution culturelle autour d'un bouleversement des médias. L'imprimerie et le numérique, chacun à sa manière, entraînent une accélération sociale, un effondrement du prix du savoir, une multiplication de ses portes d'accès – ce qu'on appelle parfois sa démocratisation.

Troisième ressemblance : le poids des jugements derniers. Au 16^e siècle, il s'agit du jugement eschatologique, mais il imprime profondément sa marque dans les esprits, ici et maintenant, individuellement et socialement. Pensons par exemple que les fidèles entrant dans une cathédrale passent sous le tympan, qui représente le jugement dernier, et donc qu'ils s'interrogent sur leur sort futur – c'est d'ailleurs un puissant argument visuel en faveur de la vente des indulgences ! Aujourd'hui, les jugements derniers sont des jugements qui concernent l'apparence physique, l'efficacité professionnelle, la réussite sociale, la performance à tous les niveaux dans un monde de compétition généralisée. Et l'ampleur du marché des anxiolytiques, la multiplication des pathologies de type dépressif, le nombre des *burn-out* ou des suicides, indiquent bien la dimension ultime, définitive, dernière, de ces verdicts.

Enfin, le tournant du 16^e siècle et notre époque se ressemblent aussi, me semble-t-il, par l'importance de ce que nous pourrions appeler la quête inquiète du sens de la vie. Cette question du sens, ou à l'inverse l'angoisse de l'absurde, est aujourd'hui la grande question sociale, à mon sens. Au 16^e siècle, cette question est plus réservée à une élite ; mais la *Devotio moderna*, qui est une forme de vie spirituelle personnelle et non plus formelle et collective, ou l'apparition de l'art comme phénomène propre, manifestent cette quête d'un sens à l'existence.

Ces parentés entre l'époque dans laquelle la Réforme protestante est apparue et l'époque contemporaine peuvent induire l'idée selon laquelle, en effet, il pourrait y avoir une pertinence aujourd'hui de ce que la Réforme a affirmé ou redécouvert alors.

Le changement de paradigme du christianisme

Mais attention à ne pas se fourvoyer dans une impasse. La Réforme a ouvert une période de près de cinq siècles durant lesquels le christianisme a été principalement structuré autour des doctrines. Or, cette période est en train de s'achever.

Cultes-conférences du Foyer de l'âme 2017 « La réforme protestante est-elle toujours pertinente ? »

Pour rien !

L'Évangile de la grâce, la Réforme et le monde marchand par Laurent Schlumberger le 5 février 2017

Dans la production littéraire considérable provoquée par la Réforme, la dimension doctrinale fut prépondérante. Cela n'a rien d'étonnant : puisqu'il s'agissait de réinterpréter à neuf, et de proche en proche, l'ensemble des éléments de compréhension de la foi, de l'Église, des rapports sociaux, l'élaboration d'une pensée non seulement individuelle mais aussi collective était un effort prioritaire. Cet effort ne concernait pas seulement les spécialistes : il s'agissait également d'éclairer et d'éduquer le peuple de l'Église, et d'entraîner l'adhésion des princes et des États. À la place de l'obéissance à l'évêque, il s'agissait de se reconnaître dans un énoncé, de se rallier à un texte.

L'une des manifestations les plus importantes de cet effort doctrinal fut donc la production de confessions de foi et de catéchismes. Progressivement, chaque théologien, chaque courant, mais aussi chaque ville, chaque État, voire chaque souverain, élaborait ou demanda sa propre formulation doctrinale, souvent sous une forme accessible à un assez grand nombre. Cette production eut donc pour effet une explicitation des convictions, l'établissement de cohérences de la pensée et de la doctrine, mais aussi une intensification des conflits doctrinaux. Il devenait important de comprendre ce que l'on croyait, d'être capable d'en rendre compte, mais aussi de savoir sur quel point on se distinguait de la formulation théologique voisine, voire sur quel front on s'y opposait.

Du reste, les historiens ont donné un nom à la seconde phase historique du protestantisme, après le jaillissement des Réformes. Ils en parlent comme de la période des « orthodoxies confessionnelles ». Or, ce mouvement doctrinal ne fut pas seulement interne au protestantisme. Le Concile de Trente, qui s'ouvre en 1545 et qui est le Concile de la Contre-Réforme, s'engagea sur la même voie, précisément pour répondre au protestantisme. Le christianisme occidental s'est donc largement structuré sur les différences, les débats, les oppositions confessionnelles, et cela sur une période de plusieurs siècles.

Le mouvement œcuménique peut être analysé comme un dépassement de cette longue période de structuration essentiellement doctrinale. Inauguré avec la conférence missionnaire d'Édimbourg en 1910, il est le fruit d'abord d'un désir de mission. Aiguillonné par l'horreur des deux guerres mondiales, il est aussi porteur d'un désir de réconciliation. Or la mission et la réconciliation induisent par elles-mêmes une relativisation des barrières confessionnelles : elles font perdre aux séparations doctrinales une bonne part de leur pertinence.

Or, le mouvement se poursuit. Aujourd'hui, le renouvellement des Églises, y compris la nôtre, se fait de plus en plus par apport externe, plus que par transmission interne. Et que cherchent ces « chercheurs de Dieu » ? À de très rares exceptions près, certainement pas une doctrine. Ils cherchent à vivre une expérience. On ne rejoint pas une Église luthérienne, ou baptiste, ou catholique par adhésion doctrinale. Peu importe l'étiquette, on cherche avant tout une dynamique, un tissu de relations, un style, bref une expérience spirituelle personnelle dans le cadre d'une communauté accueillante. Lors du synode inaugural de l'Église protestante unie de France, j'ai même pu déclarer tranquillement : « nous confessons que notre Église et que toute Église, est un des visages – un des visages seulement – de l'unique Église

Cultes-conférences du Foyer de l'âme 2017 « La réforme protestante est-elle toujours pertinente ? »

Pour rien !

L'Évangile de la grâce, la Réforme et le monde marchand par Laurent Schlumberger le 5 février 2017 du Christ. Et nous nous réjouissons de la pluri-appartenance ecclésiale de certains chrétiens, qui manifestent ainsi que l'Évangile déborde les limites confessionnelles et les frontières culturelles ». Et nul ne m'en a fait reproche, bien au contraire.

Nous passons d'un christianisme de la doctrine, ou de la raison, à un christianisme de l'expérience. Cette évolution présente à la fois des chances et des risques, mais c'est une évolution profonde, assez rapide et durable.

La recherche d'une pertinence doctrinale est une impasse

C'est dire, et c'est ma conclusion pour ce premier pas que je vous ai proposé, qu'une éventuelle pertinence de la Réforme protestante, dans un monde qui n'est pas sans ressemblance avec celui du 16^e siècle, ne sera pas celle d'une réaffirmation confessionnelle, doctrinale.

Une pertinence de la Réforme protestante est bien plutôt à chercher du côté de ce qu'elle a reçu, porté et transmis. C'est-à-dire un message, et plus encore : une intuition.

J'en viens donc au deuxième pas que je vous propose et qui concerne le message.

II. Le message

ou : quatre thèses pour dire aujourd'hui l'Évangile « à la protestante »

Quel est donc le message de la Réforme ? Son « contenu » ? Comment pourrions-nous dire ce message, nous protestants luthériens et réformés, par-delà les insistances légitimes de nos choix théologiques ou de nos sensibilités spirituelles ?

Car si le message de la Réforme est pertinent, on doit pouvoir le dire dans le vocabulaire d'aujourd'hui. Sans slogan latin : pas de *Solus Christus*, de *Sola scriptura*, de *Semper reformanda*. On doit pouvoir le dire sans jargon daté : pas de *Justification du pécheur par grâce par le moyen de la foi*. Non pas que ce langage soit mauvais, il est même très précis. Mais il ne parle qu'à ceux de « l'intérieur », qui savent de quoi il est question – et encore ! Un message pertinent est en tous cas un message que l'on peut dire et entendre aujourd'hui, sans ces pré-requis.

Je me lance, en vous proposant quatre repères, quatre insistances, tenez : quatre thèses – puisque c'est le moment ou jamais – pour tâcher de repérer un peu ce mode protestant luthéro-réformé d'interpréter l'Évangile à la suite de la Réforme.

Nous vivons d'une confiance reçue et partagée

Nous vivons d'une confiance reçue et partagée : c'est la première insistence. Elle est capitale. « Dieu a tellement aimé le monde, qu'il a donné son fils... », dit l'évangile selon Jean. Dieu ne se méfie pas du monde, il ne le rejette pas dans sa

Cultes-conférences du Foyer de l'âme 2017 « La réforme protestante est-elle toujours pertinente ? »

Pour rien !

L'Évangile de la grâce, la Réforme et le monde marchand par Laurent Schlumberger le 5 février 2017

colère, il ne l'a pas détruit : il a estimé bon d'y venir lui-même, en son Fils. Et cela ne concerne pas seulement le monde en général, globalement. Nous-mêmes, chacune et chacun, il nous connaît par notre nom, il nous dit qu'il est bon que nous soyons là, il se livre à nous, il se confie à notre fragilité.

Cette confiance est première. Elle nous précède. Elle n'est pas grandie par nos réussites, elle n'est pas ruinée par nos échecs : elle est inconditionnelle. Et c'est pourquoi elle est puissamment libératrice.

Car puisque je découvre que ma propre existence est digne d'une telle confiance de la part de Dieu, alors même que je n'y suis pour rien, pourquoi en irait-il autrement de toute autre existence ? La confiance que Dieu donne et redonne n'a d'autre limite que celles que je lui assigne. Je peux m'y engager, sans risquer jamais de la voir s'épuiser.

Je peux donc me réjouir de rencontrer, car la rencontre est désormais éclairée d'une promesse de fraternité. Je peux faire confiance à demain, car Christ m'y accueillera comme il m'a accueilli aujourd'hui. Il vaut la peine de s'engager avec beaucoup d'autres pour rendre le monde plus juste et plus fraternel, puisque Dieu y a engagé son amour. Il est bon d'y faire résonner sans crainte, en toute clarté, la bonne nouvelle de cet amour inconditionnel de Dieu, manifesté en Jésus-Christ.

Nous vivons d'une confiance reçue, partagée, contagieuse. Cette parole de grâce première et dernière, c'est la bonne nouvelle que nous trouvons au cœur des Écritures. C'est le message que la Réforme protestante a remis au premier plan.

La lecture de la Bible nous met debout

La deuxième thèse que je vous propose, pour exprimer ce mode protestant luthéro-réformé d'interpréter l'Évangile à la suite de la Réforme, est celui-ci : la lecture de la Bible nous met debout.

Toutes les Églises, tous les chrétiens se réfèrent aux Écritures bibliques. Mais les protestants, et parmi eux les luthéro-réformés, le font d'une manière particulière : nous croyons que la lecture des Écritures met debout, je veux dire par là qu'elle rend ses lecteurs sujets et responsables.

Les Écritures rendent leurs lecteurs sujets. Elles ne font pas d'eux des objets, des exécutants de consignes à appliquer. Elles ne sont pas un règlement à la lettre duquel se conformer, elles ne sont pas un code de la vie comme il y a un code de la route. Elles suscitent la lecture et donc elles appellent leurs lecteurs à devenir des interprètes. Un lecteur n'est pas un perroquet – car s'il répète il ne lit plus. Un lecteur n'est pas le réceptacle d'une interprétation établie par d'autres – car alors ce ne sont plus les Écritures qu'il lit, c'est ce commentaire autorisé. Un lecteur saisit le texte pour le comprendre et être ainsi saisi par ce texte qui interprète à son tour son existence. Les Écritures rendent leurs lecteurs sujets, parce qu'elles les requièrent complètement, avec toutes leurs ressources d'intelligences personnelles et communautaires. C'est d'abord dans ce sens-là que la Bible nous met debout : parce que,

Pour rien !

L'Évangile de la grâce, la Réforme et le monde marchand par Laurent Schlumberger le 5 février 2017
à l'opposé de toute tentation littéraliste où il s'agirait de s'effacer, elle suscite une parole en « je » et en « nous », une parole habitée et assumée.

La lecture de la Bible met debout aussi en ce sens qu'elle rend ses lecteurs responsables, appelés à répondre. Il ne s'agit pas de rester sans fin assis à scruter le texte. Puisque Dieu aime le monde et qu'il fait confiance, puisque la lecture des Écritures suscite un « je » et un « nous », alors à nous de nous lever pour interpréter l'amour de Dieu dans ce monde. À nous de chercher, dans cette liberté souveraine qui nous est donnée, la manière d'être serviteurs aujourd'hui.

Les Écritures bibliques rendent leurs lecteurs sujets et responsables : elles les mettent debout.

Nous avons le goût des médiations

Le troisième repère du protestantisme luthéro-réformé que je vous propose est celui-ci : nous ne pouvons pas nous passer de l'autre. Plus précisément : nous avons le goût et, même, nous avons besoin de médiations.

Je viens d'employer un mot suspect : le mot *médiation*. Et je perçois comme un soupçon, un froncement de sourcil ! La médiation, c'est bien connu, c'est pour d'autres chrétiens, non ? La marque des protestants, c'est bien connu, c'est le tête-à-tête avec Dieu, non ? Que la Réforme protestante ait disqualifié toute médiation obligatoire entre Dieu et les humains, toute médiation qui consisterait en la nécessité de tel rite, de telle formule, de telle croyance, de saints ou d'un clergé, c'est clair. Mais, symétriquement, les courants luthéro-réformés ont, au sein de la Réforme, toujours refusé l'idée d'une immédiateté à Dieu. Ils ont vu dans ce fantasme de transparence, d'immédiateté, l'une des principales figures du péché, la manière la plus séduisante, la plus faussement humble, la plus religieuse de se prendre secrètement pour l'égal de Dieu.

Quelques exemples de ces médiations dont je parle. Il n'y a pas de parole interne de Dieu, sans parole externe : Dieu parle à l'intime de mon cœur en passant par la médiation des Écritures. Il n'y a pas d'équivalence entre Bible et Parole de Dieu : il y faut le travail critique de l'interprétation, la collégialité de la communauté et l'éclairage de l'Esprit de Dieu lui-même. Il n'y a pas de sacerdoce du Christ qui fasse l'économie du sacerdoce universel de tous mes frères et sœurs : le frère, la sœur est le plus court chemin entre Christ et moi. Il n'y a pas de prolongement direct et immédiat entre la vérité, qui est Jésus-Christ, et la morale, qu'il nous faut élaborer et choisir, par le biais de la réflexion, de la confrontation, du débat. Il n'y a pas de gouvernement de l'Église locale, sans détour régulier par le tiers synodal.

Au fond, Dieu ne vient pas à moi en faisant l'économie de l'autre. La question des médiations est donc au cœur de notre manière de vivre l'Évangile et d'en rendre compte. Et c'est la raison pour laquelle pêle-mêle, nous sommes attachés à un gouvernement de l'Église pourtant assez compliqué, nous avons développé une culture du débat, nos ministres sont d'abord des théologiens, nous valorisons l'engagement associatif, ou à la démocratie parlementaire, etc. C'est aussi probablement l'une de nos caractéristiques les plus difficiles à tenir aujourd'hui, dans

Cultes-conférences du Foyer de l'âme 2017 « La réforme protestante est-elle toujours pertinente ? »

Pour rien !

L'Évangile de la grâce, la Réforme et le monde marchand par Laurent Schlumberger le 5 février 2017
une époque soumise à l'idéologie de la transparence, de l'instant et de l'individu-roi, c'est-à-dire une époque où tout ce qui est immédiat est valorisé.

Mais voilà, nous croyons que le tiers est une bonne chose, que nous avons besoin de médiations, que nous ne pouvons pas nous passer de l'autre – on peut le dire de multiples manières.

La vie bonne est une vie sobre

La quatrième et dernière thèse que je vous propose en quelques mots est celle-ci : la vie bonne est une vie sobre.

Il y a bien entendu ici une parenté avec la trop fameuse austérité protestante. Mais rejetons les outrances de cette austérité, acceptons qu'avoir des temples éclairés et chauffés n'est pas forcément déchoir, rappelons-nous que Jésus n'a pas refusé d'être mis au rang des gloutons et des buveurs, osons dire que Dieu est humour, et nous verrons que, c'est vrai, être luthéro-réformé c'est cultiver une certaine sobriété.

Une sobriété dans la piété. Nous sommes chez nous plutôt du côté de la parole articulée et d'un certain silence, que des décibels excessifs et des écrans géants. Nous valorisons plus le chant choral que la prouesse en solo. Nous croyons que Dieu est Dieu et donc qu'il opère des miracles, des guérisons ou des délivrances, mais nous ne parions pas dessus.

Une sobriété dans la vie, aussi. Nous valorisons une certaine pudeur, condition pour que chacun ait sa place parmi les autres. Nous fronçons le sourcil devant la richesse ostentatoire et surtout tournée vers soi, qui est à la fois injuste et illusoire.

Et si la sobriété est à l'ordre du jour, au regard des risques que nos excès font peser sur l'avenir de la planète, tant mieux. Cette sobriété, c'est le contraire de l'*hubris*, ce souci de soi démesuré. Cette sobriété, c'est au fond une manière simple, profonde et quotidienne, de rendre gloire à Dieu seul – et c'est pourquoi nous y sommes attachés.

Je rappelle ces quatre insistances : nous vivons d'une confiance reçue et partagée, la lecture de la Bible nous met debout, nous avons le goût des médiations, la vie bonne est une vie sobre. Voilà une manière, très ramassée, forcément partielle et heureusement discutable, d'essayer de formuler aujourd'hui ce qui me semble être le message de la Réforme, sous un angle luthéro-réformé.

III. Le cœur

ou : la rencontre du Dieu libre et intime

J'ai évoqué pour commencer le contexte dans lequel la Réforme est apparue, au regard de notre contexte. J'en ai conclu, ce fut mon premier pas, que la pertinence de la Réforme protestante n'était pas à rechercher du côté d'une réaffirmation confessionnelle et doctrinale.

Cultes-conférences du Foyer de l'âme 2017 « La réforme protestante est-elle toujours pertinente ? »

Pour rien !

L'Évangile de la grâce, la Réforme et le monde marchand par Laurent Schlumberger le 5 février 2017

C'est plutôt du côté du message évangélique, qui est à la source de la Réforme et qu'elle a transmis à sa manière, qu'il faut chercher cette pertinence. Je vous ai proposé, et ce fut mon deuxième pas, une manière possible de dire ce message aujourd'hui et à nouveaux frais.

Mais au cœur de ce message, il y a, me semble-t-il, une intuition. C'est de cela que je voudrais essayer de parler maintenant : ce sera mon troisième et dernier pas. Je cherche ici à saisir, en amont de ce message, ce qui en constitue l'étincelle première, la boussole, la basse continue sur laquelle les mélodies et les harmoniques viennent se déployer. Un cœur qui, comme tout cœur, bat avec deux pulsations.

Liberté et intimité de Dieu

On dit assez volontiers que l'affichage des 95 thèses de Luther à propos des indulgences est un épisode secondaire par rapport à l'ensemble de la Réforme. Ce serait un peu comme la prise de la Bastille pour la Révolution française : un événement somme toute peu important, mais qu'on a monté en épingle et qui est devenu emblématique. À titre d'hypothèse, je propose ici le point de départ inverse : ces 95 thèses expriment ce qui est à la source de la dynamique réformatrice. Pourquoi ?

La pratique des indulgences est une sorte de sommet, de paroxysme d'une certaine conception de la relation avec Dieu. Les indulgences prétendent raccourcir les peines que doit accomplir le pécheur repentant. Ces peines doivent être accomplies du vivant du pécheur, mais elles se prolongent le plus souvent, selon un tarif compliqué, dans l'au-delà, dans le purgatoire. Les indulgences fournissent donc aux fidèles le moyen d'agir pour améliorer leur sort et celui de leurs proches dans l'au-delà.

On le sent, ce système des indulgences s'inscrit dans une relation à Dieu comprise sur le mode du donnant-donnant. Je te donne mes réparations, tu me donnes une réduction de peine. Plus largement, je te donne ma repentance, tu me donnes l'absolution. Je te donne mes sacrifices, tu me donnes ta paix. Je te donne mes bonnes œuvres, tu me donnes le salut. Et tout cela avec un lien de cause à effet. Autrement dit : par mes pratiques, par ma piété, par ma morale, par mes dispositions intérieures, je peux entrer en négociation avec Dieu.

Le dispositif des indulgences est le symptôme extrême, à la fois logique et aberrant, d'un système très banal qui est au fond le système *religieux*. Il est le produit le plus sophistiqué d'une ingénierie religieuse dont l'objectif, ramené à sa plus simple expression, est de faire commerce avec Dieu. Autre exemple de ce système : si les bonnes paroles, dûment codées, sont prononcées par les bonnes personnes, dûment mandatées, et reçues dans les bonnes dispositions, dûment vérifiées, alors le pain et le vin se transforment en corps et en sang du Christ, et réalisent ainsi la communion annoncée. Autre exemple, encore : si je prie de tout mon cœur en croyant avoir reçu ce que je demande, je le recevrai ; et donc, a contrario, si je ne le reçois pas, c'est que je n'ai pas prié de tout mon cœur, CQFD.

Pour rien !

L'Évangile de la grâce, la Réforme et le monde marchand par Laurent Schlumberger le 5 février 2017

Dieu devient prévisible, au terme de procédures auxquelles il se soumet et qui garantissent le lien avec lui. Et l'Église est l'instance qui dispose de cette technologie spirituelle.

Ne croyons pas que ce mode de relation avec Dieu, de type donnant-donnant, soit réservé à une époque, celle de la fin du Moyen-Âge, à une pratique, celle des indulgences, ou à une confession, l'Église catholique romaine. La volonté d'échange marchand avec Dieu est à la racine de toute démarche à proprement parler *religieuse*, y compris en contexte protestant, y compris pour vous et moi aujourd'hui. C'est la logique profonde, parfois assumée mais le plus souvent cachée y compris à nos propres yeux, de la démarche religieuse, par laquelle je cherche à rendre Dieu légitimement redevable à mon égard ¹.

En argumentant à propos des indulgences dans ses 95 thèses, Luther ouvre un chemin qu'il approfondira et toute la Réforme avec lui, Calvin étant sans doute celui qui ira le plus loin. Le sens de ce chemin peut être résumé dans l'affirmation suivante, simple mais très radicale : Dieu est souverainement libre. En aucune manière l'agir de Dieu n'est conditionné, ni de près, ni de loin, par l'agir humain². L'affirmation de la souveraineté de Dieu et donc de sa liberté absolue réduit à néant tout espoir d'*obtenir* quelque chose de lui. Obtenir, c'est-à-dire : attendre un effet en retour d'une initiative de notre part, escompter une contrepartie.

C'est bien pourquoi, par exemple, Luther à la suite de Paul parle volontiers de Dieu qui se révèle comme d'un Dieu qui se cache, dont la force se révèle dans la faiblesse, la gloire dans la croix, d'un Dieu de folie et non de sagesse. Un Dieu qui toujours nous échappe. Ou bien encore c'est pourquoi Calvin insiste sur le fait que rien ne peut jamais « enclorre » Dieu.

C'est ce que l'on résume sous le mot : *grâce*. Si le Dieu vivant est bien un Dieu de grâce, et c'est là une affirmation constante de l'ensemble de la Réforme, alors il n'est lié par aucune causalité. Ce que nous faisons et ce que Dieu fait ne relèvent en aucun cas ni de la compétition, ni de la collaboration, ni du lien de cause à effet. La relation avec Dieu est gracieuse, gratuite, radicalement hors commerce.

Mais alors, une relation avec ce Dieu-là est-elle encore possible ? Cette grâce ne creuse-t-elle pas une sorte d'infranchissable distance avec lui ? Cela a-t-il encore du sens de vouloir l'écouter et lui parler ?

C'est la deuxième pulsation de ce cœur de la Réforme, de cette intuition fondatrice. Comme tout cœur, ce cœur a une systole et une diastole. Et la systole de la liberté absolue de Dieu, qui jamais ne se laisse arraisonner par nos demandes,

1

Cette logique est celle que Jésus brise, par exemple en chassant les marchands du Temple, c'est-à-dire en cherchant à rendre impossible le culte sacrificiel du donnant-donnant. Ou par ses paraboles, toujours « en excès ». Ou par les multiplications des pains, toujours débordantes. Ou par sa mort et sa résurrection, bien sûr.

2

Rowan WILLIAMS, « L'héritage de la Réforme », in : P.BOSSE-HUBER, S. FORNEROD, T. GUNDLACH et G. LOCHER, *Célébrer Luther ou la Réforme ?*, Genève, Labor et Fides, 2014, pp. 53 ss.

Cultes-conférences du Foyer de l'âme 2017 « La réforme protestante est-elle toujours pertinente ? »

Pour rien !

L'Évangile de la grâce, la Réforme et le monde marchand par Laurent Schlumberger le 5 février 2017
nos attentes et nos fantasmes, appelle aussitôt la diastole de l'intimité de la relation avec lui.

C'est au plus profond de son intimité que Luther a découvert la présence de Dieu. Lui qui était épouvanté par ce Dieu qu'il considérait jusqu'alors comme un juge, inscrit dans le registre de la rétribution, de la comptabilité, il a découvert au plus intime de son existence la proximité d'un Dieu qui rompt toute rétribution, qui s'affranchit de toute comptabilité, pour précisément ouvrir le cœur à cœur.

Dans le douzième point de son *Traité de la liberté chrétienne*, Luther écrit, dans un vocabulaire évidemment un peu daté pour nos oreilles, que la foi unit « *l'âme au Christ comme une épouse à son époux. Ce mariage fait, selon l'expression de saint Paul, que le Christ et l'âme deviennent un seul corps, de sorte que sont mis en commun les biens de l'un et de l'autre, leur bonne et mauvaise fortune, ainsi que toutes choses. Ce que le Christ possède est la propriété de l'âme croyante ; ce que l'âme possède devient la propriété du Christ. (...) C'est ici qu'[intervient] le joyeux échange. (...) N'est-ce pas une joyeuse fête nuptiale, que celle où le Christ, l'époux riche, noble et juste, prend en mariage la pauvre petite prostituée, méprisée et méchante, et qu'il la débarrasse de tout mal et l'orne de tous les biens ?* »³ Pour filer la métaphore matrimoniale, nous pourrions dire que la foi est cette relation de communauté qui n'est pas liée par contrat ni réduite aux acquêts, mais qui est une communauté universelle dans laquelle tout est déjà et par avance donné.

Le Dieu souverainement libre, avec lequel il n'y a rien à négocier, dont il n'y a rien à obtenir, est le Dieu intime, avec lequel il y a tout à partager, dont il y a tout à attendre. À mon sens, la radicalité de la Réforme se situe là, dans ce refus de tout commerce religieux et tout en même temps dans l'abandon à cette relation intime et vivante qui fait entrer dans une nouvelle économie. La foi est cette relation que Dieu instaure, dans laquelle il nous fait entrer, et qui tient ensemble la liberté et l'intimité.

La foi est une relation pour rien et qui transforme tout.

Une vocation particulière dans le monde marchand ?

Quelques mots pour terminer et pointer une conséquence, parmi d'autres, de ce cœur de la Réforme protestante.

L'affirmation simultanée de la liberté souveraine de Dieu et de sa rencontre au cœur de notre intimité, devrait à la fois nous délivrer de toute anxiété à l'égard de Dieu ⁴ et déboucher sur un engagement social et politique laïc et sans complexe. Car être chrétien, ce n'est donc pas quitter le monde pour mieux rejoindre Dieu, ni imposer le règne de Dieu au monde, comme s'il y avait une sorte de logique de vases communicants entre ces deux réalités ; être chrétien, c'est vivre au cœur du monde, devant Dieu.

³ Marc LIENHARD et Matthieu ARNOLD éd., Martin LUTHER, *Œuvres*, vol.1, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1999, pp. 846 s.

⁴ Rowan WILLIAMS, *op. cit.*, p. 57.

Cultes-conférences du Foyer de l'âme 2017 « La réforme protestante est-elle toujours pertinente ? »

S'il revient à chacune et chacun de s'interroger, pour soi-même, sur la pertinence de ce qui à mon sens est au cœur de la Réforme, il me paraît certain que cette affirmation d'un fondement non-marchand de l'existence authentique vient interroger frontalement la logique profonde de notre monde.

Or, peut-être la gratuité est-elle le problème social et politique majeur aujourd'hui.

Certes, l'économie ne peut être que de marché. Mais puisque la logique économique envahit tout, elle pervertit la société en société de marché ⁵, c'est-à-dire qu'elle soumet toute relation à l'ordre marchand. Pour le dire d'une formule : la transaction tue la relation ⁶. Tout se vend, tout s'achète, tout se paie : non seulement les biens, mais aussi et progressivement l'eau, les semences, le savoir, le génome, le temps ou le ventre des femmes. Et non seulement cette extension infinie du domaine du chiffre ⁷ devient infernale, car elle rend l'injustice infinie et réduit toujours plus la place de ce qui est commun, mais elle fait germer un désespoir qui corrompt tout et qui débouche sur ce sentiment d'absurde si puissant dont je parlais tout à l'heure.

Peut-être le protestantisme a-t-il ici une pertinence particulière à faire valoir, une vocation spécifique à honorer, en rappelant cette gratuité fondatrice qui est à la source de la vie en plénitude. « Protester pour Dieu et protester pour l'Homme », ce serait alors, dans l'espace laïc, chercher à favoriser la gratuité, le sans prix, le pour rien, afin que la vie échappe à ses marchands et à leurs livres de comptes.

*

La Réforme fut la redécouverte de la souveraine liberté de Dieu et de son inconditionnelle intimité. Elle fut une irruption de confiance au travers d'un monde perclus de peurs, hanté par un avenir angoissant, dans lequel chacun avait conscience de son insuffisance et espérait pouvoir plus ou moins s'acheter un au-delà, ou au moins de le négocier.

Une irruption de confiance. Si l'Évangile, tel que la Réforme l'a transmis et qui nous fait vivre, fait naître en nous cette confiance et la rend contagieuse, alors oui, bien au-delà des héritages historiques et de ce que nos mots pourront en dire, c'est sûr : cet Évangile selon la Réforme sera d'une pertinence et d'une fécondité insoupçonnables.

⁵ Alain BADIOU, *La vraie vie*, Paris, Fayard, 2016.

⁶ Michel ROCARD, *Lettre aux générations futures, en espérant qu'elles nous pardonneront*, Paris, Bayard, 2015, p. 95.

⁷ Régis DEBRAY, *L'erreur de calcul*, Paris, Cerf, 2014.

Cultes-conférences du Foyer de l'âme 2017 « La réforme protestante est-elle toujours pertinente ? »